

« Courage ! désertez le drapeau de votre roi ; la patrie reconnaissante vous élèvera une statue ! » Et combien de statues ont été de nos jours érigées à l'honneur de ces traîtres qui déguisaient leur lâcheté sous les oripeaux de la liberté et de l'indépendance !

On dit que ce fut le général Colletta qui le premier présenta, au lord anglais Bentinck le plan des Carbonari de créer une Italie libre avec Rome comme capitale. Après avoir tour à tour défendu et attaqué la secte, le général désillusionné disait avec beaucoup de raison que c'était « une société d'ambitieux vulgaires et de lâches patentés qui n'ont de la liberté que les vices, l'agitation, l'indiscipline et l'ombre. »

Pendant que le royaume des Deux-Siciles se couvrait de ventes, le royaume subalpin n'échappait pas au carbonarisme. Sous Victor-Emmanuel, appelé si justement le roi des marmottes par les républicains de San-Remo, la secte s'était enracinée dans tous les ordres de l'Etat, et si profondément qu'elle ne craignit pas, à l'avènement de la branche cadette de Carignan, d'afficher hautement la prétention de délivrer l'Italie, peut-être de la faire une sous le jeune prince et de placer le Piémont à la tête de la Péninsule. De tous les condottieri de la révolution subalpine, nul ne la personnifia mieux que le comte de Santarosa, le meilleur des meilleurs d'alors, dit de lui Mazzini. Doué d'immenses qualités de l'esprit et du cœur, il maniait avec une égale dextérité la plume et l'épée. Mais il était sceptique : « J'ai désiré beaucoup le bonheur, écrivait-il un jour à son ami Victor Cousin, j'eusse été capable de le goûter... En tous cas, si je succombe à mes maux, je ne crains pas le néant, l'horrible néant. »

Cette fièvre de scepticisme et de conspiration avait aussi gagné les Etats Pontificaux ; elle y donna naissance à des ventes, elle y formait des conspirateurs : que Mazzini vienne avec la Jeune Italie ; la mine est prête.

Dire que ce mouvement de Carbonarisme créa en Italie une littérature révolutionnaire, ce serait une naïveté : quand est-ce qu'une révolution politique a été faite sans entraîner une révolution littéraire et artistique ? Du reste, nous aurons à en parler plus tard ; pour le moment, contentons-nous de noter l'asservissement de cette littérature aux sectes, sa forme exotique, son manque d'originalité et son caractère essentiellement impie. Qu'elle est loin de valoir la littérature des réfugiés florentins du XVI^e siècle ! Un mot maintenant de la Jeune Italie.

Si les hommes d'épée créèrent le Carbonarisme, les hommes de lettres fondèrent la Jeune Italie. Mazzini, son créateur, était un écrivain très exercé dans le journalisme ; et personne, plus que lui, ne sut fanatiser ses partisans. « Je vous salue, écrivait Vincent Gioberti avec son emphase ordinaire, je vous salue, précurseurs d'une nouvelle politique, premiers apôtres de l'Evangile renouvelé... Votre cause est juste et charitable, car elle est celle du peuple ; elle est sainte, car elle est celle de Dieu ; elle est éternelle et elle survivra même à l'antique formule qui disait : Dieu et le prochain. » Une propagande très active fut vite organisée ; des jeunes gens très intelligents parcoururent le pays ; des conciliabules se tinrent, des correspondances s'établirent, et partout l'insurrection se montra prête à éclater. Pour Mazzini, il lançait ses idées nouvelles sur l'aile de la presse et le *Tribun* d'abord, la *Jeune Italie* ensuite étaient lus et relus avec entraînement. De Londres, de Marseille et de la Suisse, qu'il choisit tour à tour pour centres d'action, il étendait sa main mystérieuse sur toute la péninsule et la fascinait entièrement. La Jeune Italie reconnaissait-elle l'assassinat comme un moyen légitime d'attaque ? Elle en fut accusée dès son origine, et l'on sait que Mazzini donna un poignard et de l'argent à Gallenga pour le pousser au meurtre de Charles Albert. D'ailleurs, n'est-ce pas lui qui écrivait de Londres à Cavour, en 1838 : « L'usage du poignard est sanctionné par les serments et les sentences solennelles de la Charbonnerie. »

Comme il est facile de le prévoir, la littérature mazzinienne fut comme celle des Carbonari, essentiellement révolutionnaire, c'est-à-dire anarchique et irréligieuse. Son but, comme celui de la secte, fut de bâtir l'édifice de l'unité italienne sur les ruines du catholicisme et d'opérer un retour au paganisme romain, modifié toutefois dans le sens d'un déisme dépouillé de tout signe extérieur de religion. Comme effet, elle fit perdre aux écrivains leur caractère ; et, s'ils s'attachèrent encore à l'étude de Dieu, de l'homme et du monde, les trois types obligés de l'artiste, ils le firent d'une manière qui ne rappela que trop les rêveries des écoles allemandes.

Aujourd'hui, la Franc-Maçonnerie continue au grand jour ce que la Charbonnerie et la Jeune Italie avaient commencé dans l'ombre. Qui ignore son influence ? En Italie, elle s'est emparée de tout, des écoles, des collèges, de la presse ; elle règne partout, sur la famille, sur la jeunesse, sur l'armée. Pour être un poète, il suffit de se faire un blasphémateur public ; pour être un philosophe, c'est assez de prendre rang parmi les philosophes tudesques. Fièvre de ses victoires faciles, la secte a tout réuni dans ses mains de fer, la propriété, l'Etat, la famille, la conscience, le génie, l'homme tout entier du berceau à la tombe ; elle a créé à son profit un despotisme plus cruel et plus insolent que celui même dont Tacite parle comme d'un monstre exécration.

Caton disait dans son temps : « Maintenant que le monde est entre les mains de César, allons dormir. » Les catholiques en Italie ont plus de foi dans l'avenir, plus de confiance en eux-mêmes et dans la bonté de leur cause. Ils savent, et cette pensée les soutient, que ce colosse de bronze a des pieds d'argile, et ils attendent bientôt la petite pierre que Dieu fera rouler du sommet de sa montagne mystique et qui le réduira en poussière. L'Eglise ne saurait périr, et Dieu a fait les nations guérissables.

GIULIO.

CHRONIQUE AMÉRICAINE

NEW-YORK, 10 avril 1882.

Tout ce qui pense, tout ce qui lit, tout ce qui aime le beau, est en extase en ce moment devant le magnifique tableau du peintre Jacquet : *La Nouvelle Arrivée*.

Cette toile, qui va devenir célèbre, et dont toute la presse s'est occupée, a été vendue par M. Alexandre Dumas à M. Shaus, de New-York, qui expose publiquement dans ses salons cette œuvre d'art.

On sait que M. Jacquet a été très vexé de cette vente qui sent son brocanteur d'une lieue.

Il paraît qu'il n'aurait cédé son tableau à Dumas qu'à la condition que celui-ci le conserverait dans sa collection, une des plus belles de Paris.

Il ne lui avait vendu que 12,000 francs au lieu de 15,000 francs qu'on lui avait déjà offert.

Mais l'auteur de la *Question d'Argent* se laisse tenter par notre Américain, qui lui compte 27,000 francs pour devenir propriétaire du dit tableau.

Le peintre Jacquet, à cette nouvelle, jura par tous ses dieux de tirer une vengeance éclatante de cette indécatesse ; et l'on va voir qu'il tint parole.

Il se mit incontinent à peindre un autre tableau, le *Marchand Juif de Bagdad*, lequel marchand, en l'examinant de près, ressemblait trait pour trait à Alexandre Dumas.

Cette œuvre satirique, qui parut dans une récente exposition à Paris, causa un grand chagrin à Alexandre Dumas.

Son gendre, M. Lippmann, partageant son dépit, se laissa même aller à un acte de vandalisme sauvage contre ce malencontreux *Marchand Juif de Bagdad* : il le lacéra à coups de canne et le détruisit complètement.

Sans cette fin prématurée, M. Shaus l'eût également acheté. Ces deux tableaux, la *Nouvelle Arrivée* et le *Marchand Juif de Bagdad*, méritaient d'être placés côte à côte dans le même salon. Combien il est fâcheux pour nous qu'il en soit autrement !

* *

La *Nouvelle Arrivée* est un grand tableau dont tous les personnages sont de grandeur naturelle. Leurs costumes, qui sont très riches, nous rappellent la cour de Louis XV.

Une troupe de nobles demoiselles et de jeunes seigneurs gravissent les sentiers agrestes de la montagne.

A voir l'empressement que chacun met à devancer son voisin, on devine que le but de leur course est ce temple que l'on admire sur le sommet, à gauche, d'où l'on découvre un magnifique paysage.

Une ravissante jeune fille—peut-être une princesse—vient de poser le pied sur la première marche de cet édifice : c'est—la première arrivée.

La toilette de cette divine créature est éblouissante ; en voyant sa longue jupe de satin garnie de dentelles, quelle laisse flotter derrière elle majestueusement, on se demande comment elle a pu arriver la première.

Elle appuie sa main droite sur une canne, dans une attitude d'impératrice.

C'était la mode alors, et je trouve que cela ne manquait pas d'un certain air de grandeur.

Le bas de sa jupe, qui est un véritable chef-d'œuvre, laisse apercevoir deux pieds mignons chaussés de mules à talons rouges.

Tout le poids du corps s'appuie sur celui de droite, tandis que celui de gauche s'élève pour monter l'escalier.

La belle porte une toque de velours noir d'où s'élançait une aigrette. Son cou—orné d'un ruché diaphane—est d'une blancheur à rendre un cygne jaloux.

Sa taille svelte est emprisonnée dans un justaucorps de velours bleu brodé d'argent, au-dessous duquel se montre un amour de corsage bleu clair tout garni de perles.

Le visage de—la première arrivée—est naturellement dessiné de main de maître. L'œil noir est vif, les lèvres sont roses ; sa chevelure luxuriante tombe jusque sur le bas du front.

Il y a en outre tant de grâce répandue dans toute sa personne, tant de promesses dans son sourire qu'il suffit de ne la voir qu'un instant pour en devenir amoureux.

On remarque au second plan de ce tableau un jeune homme vêtu d'un habit jonquille qui, par ses gestes enthousiastes et admiratifs, en disent plus sur sa beauté que je ne pourrais en raconter.

* *

Puisque nous en sommes sur—la première arrivée—

parlons de celle de Jumbo, du magnifique, du superbe Jumbo, qui vient de débarquer à New-York au milieu d'une foule sympathique qui l'a acclamé.

Quel est donc ce personnage à qui l'on fait tant d'honneur, devant lequel chacun s'incline ?

Est-ce un nabab de l'Inde qui voyage pour s'instruire ? Un ambassadeur de la Chine qui nous tombe des nues ? Est-ce l'empereur du Brésil qui veut savoir comment on peut attirer à soi le flot des immigrants ? Est-ce Gambetta qui vient étudier ici *de visu* le peuple américain ? Est-ce enfin Gortschakoff, congédié par son maître, et qui veut se faire républicain pour échapper aux nihilistes ?

Non, Jumbo n'est ni prince, ni politicien, ni diplomate.

C'est un honnête éléphant que son maître, l'illustrissime Barnum, vient d'acheter au Jardin Zoologique de Londres pour la bagatelle de \$10,000.

La douane américaine lui demandait \$2,000 de droits d'importation ; mais Barnum, qui est né malin, a prétendu que Jumbo était un immigrant ordinaire, qui venait aux Etats-Unis dans le dessein d'y perpétuer sa race.

Or, comme les Américains seraient très flattés d'acclimater cette famille de pachyderme, ils ont admis Jumbo en franchise, le vingt-quatrième de son espèce que Barnum possède dans sa ménagerie.

ANTHONY RALPH.

NOS GRAVURES

Les inondations dans la Louisiane

Le fléau a cessé de faire des ravages. Des familles entières sont sans pain et sans abri. Le nombre des victimes est incalculable. La charité ne se fatigue pas, il est vrai, mais les secours, malheureusement, ne suffisent pas. Les gravures que nous donnons aujourd'hui à nos lecteurs représentent quelques vues des tristes scènes qui se sont passées dans les contrées inondées. Ces dessins ne donnent qu'une faible idée de la grandeur du désastre qui vient de dévaster un des plus riches et des plus beaux pays de la grande République.

Collège de St-Laurent, près de Montréal

Le Collège de St-Laurent, près de Montréal, est sous la direction des Religieux de Ste-Croix, dévoués à l'éducation de la jeunesse. Ils vinrent de France en Canada sur la demande de Mgr Bourget, en 1847. Nous pouvons juger et de leurs efforts et de leurs succès, par les nombreuses maisons d'éducation qu'ils dirigent. A leur arrivée, ils ouvrirent de suite une école à St-Laurent, et y déployèrent tout leur zèle, aussi en furent-ils récompensés. Car, en 1849, les élèves venant de tous côtés, ils construisirent leur Collège en pierre, qui fut incorporé cette même année par un acte du Parlement. Alors, en peu de temps, leur renommée comme instituteurs se répandit au Canada et aux Etats-Unis, et leurs élèves se distinguèrent.

Aujourd'hui, le Collège de St-Laurent est une belle institution, complète, et qui peut donner tous les degrés. Le cours commercial y est aussi régulier et complet, en anglais et en français ; sous ce rapport, St-Laurent s'est toujours fait remarquer ; ce qui le prouve, c'est la haute position qu'occupent ses élèves dans les affaires. Tous ces avantages attirent à St-Laurent et les parents et les enfants en grand nombre. Aussi, pour répondre à cet appel, faut-il agrandir encore, et dans ce temps-ci, on ajoute des ailes au Collège pour compléter le plan que nous donnons dans nos illustrations. Les travaux sont poussés avec vigueur sous l'habile direction de M. F. Lapointe, qui en est l'architecte.

Nous félicitons sincèrement les Religieux de Sainte-Croix de leurs succès, et nous leur souhaitons bonheur et prospérité.

Le pèlerinage de Jérusalem

Un grand pèlerinage, le premier qui ait été organisé pour conduire un grand nombre de chrétiens d'Europe en Terre-Sainte, s'organise en ce moment et réunit de nombreuses adhésions. Ce pèlerinage a été décidé, après l'exécution des décrets, par les fervents catholiques, en signe de réparation. M. Tardiff de Moldrey, l'un des plus actifs organisateurs, lisait dans le Congrès de Lille, en 1881, le rapport qui contenait le premier programme dont l'exécution a été légèrement modifiée depuis. La plus grande difficulté était de trouver un bateau qui pût faire traverser la mer à 500 pèlerins au moins. Le navire la *Guadeloupe*, appartenant à la Compagnie des Transatlantiques, étant libre dans le port de St-Nazaire, on s'entendit, et c'est ce beau bâtiment, que nous présentons aujourd'hui, qui devra se rendre à Marseille pour y embarquer les pieux voyageurs. On dit même qu'il ne suffira pas, vu le nombre des sous-croiseurs, et que probablement un autre bateau portera ceux qui n'auront pu trouver place sur le premier.

Nous nous intéressons vivement à cette croisade pacifique qui ne peut que contribuer à la consolidation de notre influence à Jérusalem, où l'on voit chaque année des milliers d'étrangers.